

MALDOROR : qui est « Je » ? Langue et poésie

Je me manque. Ou plutôt le *Je* me manque – à *moi* qui voudrais dire « je » et qui, le disant, ai conscience d'être l'otage d'un « nous » dont le mimétisme con-formant obère l'advenue de ma *singularité* qui, prisonnière des rets du langage commun à un groupe social de référence, cherche vainement un *Je* original voire originaire.

Pourtant, lorsque *je* dis « *je* », l'intention qui m'habite et m'oriente est bien celle d'un sujet d'énonciation, au sens de Benveniste, en quête d'émancipation d'un énoncé (et-non-c'est pour paraphraser Lacan, chantre du Je à l'épreuve de l'Autre) : mais la langue, système de contraintes énonciatrices, pour une communauté linguistique donnée, me renvoie à l'abstraction (l'extraction) qui m'éloigne de ma subjectivité irréductible afin de me faire (r)entrer dans la *règle*, c'est-à-dire la *régularité*, qui tolère, et même génère, des *exceptions* à condition que ces dernières participent du cercle normatif et prescriptif dont le *hors champ* doit respecter, dans sa transgression même, le système matriciel qui les autorise.

La *poésie* permet de « prendre la tangente » et de produire d'autres règles de production langagière, mais *jusqu'où* sera-t-elle reconnue comme un système, ou plutôt un *chemin*, doté d'une originalité propre ? Trop d'éloignement signe un *idiolecte* dont l'absence de *parenté* syntaxique et sémantique par rapport au modèle de référence, conduit au solipsisme.

Mais alors, que faire, par exemple, des Chants de Maldoror ? Le nom du héros, Maldoror, est susceptible d'interprétations diverses. On peut penser à « mal odorant », à « mal d'aurore », « mal d'horror », peut-être, selon les exégètes, à « dolor » (douleur en espagnol, langue parlée par Isidore Ducasse, dit Conte de Lautréamont, né en Uruguay). Dans tous les cas, la référence au Mal, à l'Enfer de Dante dans la *Divine Comédie*, est présente. Sans tenter d'expliquer ici, sur le fond, la problématique du Mal, ne serions-nous point, quant à la forme, dans une mal-heureuse transmutation, au sens nietzschéen, de la langue du bien être et du bien faire ? Du fait même « *Je* me manque » implique « « Je » *vous* manque » : qui es-tu *toi* qui me lis et, éventuellement, me juges ? L'identité narrative met le lecteur en question.

Parler, écrire, s'ex-primer, n'est pas *simple* contrairement à ce que pensent, ou du moins produisent, ceux qui se répètent à l'envi devant des médias complaisants.

Le jeu du « Je » est exigeant. Et tous les enseignants et éducateurs le savent bien.

Entrer dans une langue, la maîtriser, n'est pas seulement affaire de fonctionnalité : cela met en œuvre le souci du *sens*, c'est-à-dire de l'horizon à viser, de la direction à emprunter, et du droit à la marge. « Causer » comme tout le monde ne fonde pas une *parole* : parler c'est tenter d'inscrire dans un registre commun une originalité personnelle. *La parole n'est point dans le confort d'un discours convenu mais dans l'effort d'un dé-tour : celui de l'authenticité dans un monde mimétique.* A propos de Lautréamont, Bachelard, dans le beau livre qu'il lui consacre, évoque son « imagination musculaire » : la créativité imaginaire est dans le *mouvement*, du rat au papillon, et non dans la fossilisation d'images d'archives.